

Bibliothèque numérique

medic@

**Littré, Emile Maximilien Paul. Ecole de
la philosophie positive**

Versailles : impr. Cerf et fils, 1876.

Cote : 90943 t. 14 n° 03



(c) Bibliothèque interuniversitaire de santé (Paris)
Adresse permanente : [http://www.biusante.parisdescartes
.fr/histmed/medica/cote?90943x14x03](http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90943x14x03)

Extrait de la *PHILOSOPHIE POSITIVE*. Revue dirigée par MM. É. LITTRÉ
et G. WYROUBOFF. — Janvier-Février 1876.

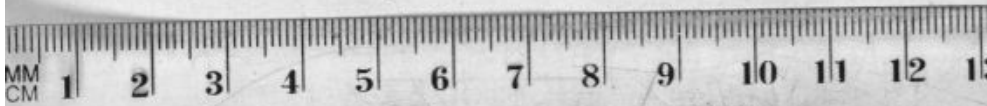
ÉCOLE DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE

PROGRAMME.

La loi sur la liberté de l'enseignement a ouvert une nouvelle carrière aux entreprises pédagogiques ; carrière non point illimitée, comme la divergence des esprits naturelle à notre temps porterait peut-être quelques-uns à le supposer, mais carrière bornée par la nature des choses à savoir et par les besoins de la société. Mais là où les différences deviennent profondes, caractéristiques et de suprême importance, c'est quant à la doctrine, quant à la méthode et quant au but.

L'Eglise (je commence par elle, car, durant le moyen âge dont nous sommes issus, elle a dirigé l'enseignement, le faisant son serviteur, ce qui n'empêcha pas, soit remarqué en passant, ce serviteur de s'émanciper de la sujétion) ; l'Eglise, dis-je, a pour doctrine, pour méthode et pour but de soumettre le savoir à la théologie et de ne faire entendre à la jeunesse rien qui ne soit en pleine conformité avec les Ecritures qu'elle a reçues de la tradition et avec la dogmatique qu'elle a instituée par ses docteurs, par ses conciles et par ses papes.

L'Etat est un empiétement moderne sur l'Eglise qui, autrefois, était seule chargée de former les intelligences, et il garde de nombreuses empreintes de la transition qui, d'ecclésiastique, l'a fait laïque. Moins timoré que l'Eglise à l'endroit de toutes sortes de choses que l'histoire et la science ont mises au jour et qui se sont trouvées fort contrariantes, il l'est encore beaucoup, surtout quand il voit ses professeurs disant ce que pense la science, dénoncés par l'autorité ecclésiastique. Puis, des deux grands



éléments d'éducation, les lettres et la science, il n'enseigne complètement, et encore à sa manière, que les lettres ; quant à la science, il ne l'enseigne que fragmentairement et sans système ; et il est des parties tout entières de l'évolution de l'humanité auxquelles son programme, mi-théologique et mi-laïque, ne lui permettrait pas de toucher.

La philosophie positive se porte sans hésitation pour rivale de l'Eglise et de l'Etat, en matière d'enseignement. Elle a sur l'Etat l'avantage de réunir en un seul corps ce qu'il ne donne que d'une manière très-incomplète, et d'avoir ainsi une doctrine supérieure et dirigeante. Sur l'Eglise elle a l'avantage de n'être assujettie à aucuns textes écrits dans de lointaines époques pour des milieux bien différents du nôtre.

Ce que nous voulons enseigner. — Nous n'avons pas, pour le moment du moins, à nous occuper de l'instruction littéraire. C'est, suivant nous, un fondement nécessaire, non un couronnement.

Ce couronnement, non moins nécessaire aujourd'hui que le fondement, embrasse un ensemble commençant à la mathématique et finissant par la sociologie. Non point selon un arrangement ou arbitraire ou, ce qui ne vaut pas mieux, purement subjectif, mais d'après un arrangement rigoureusement déterminé par la nature et les connexions des choses. La mathématique est nécessaire à l'étude de l'astronomie et de la physique; la physique est nécessaire à la connaissance de la chimie; la chimie, à celle de la biologie; et enfin, la biologie, à celle de la sociologie. Rien dans cette série organique ne peut être ni omis, ni interverti. Tout s'y soutient, et tout s'y correspond. Chaque science qui précède assure les bases de celle qui la suit; et, de la sorte, la connaissance acquiert une solidité incomparable, tout en atteignant la plus grande généralité.

Cette hiérarchie forme ce que M. Comte nommait les sciences abstraites, constituant l'expression suprême du savoir humain, c'est-à-dire la conception du monde¹. Elles sont opposées aux sciences concrètes ou particulières, par exemple la géologie, l'histoire naturelle, la botanique, l'anthropologie, etc. Ce sont là des

¹ Le monde est pris ici non pas dans le sens métaphysique d'un tout universel que nous ne connaissons pas, mais dans le sens relatif ou positif de la portion d'univers qui nous est accessible, et que par conséquent nous connaissons plus ou moins bien.

domaines spéciaux auxquels chacun s'adonne suivant ses aptitudes, et dans la culture desquels on est, du reste, d'autant plus habile qu'on s'est mieux approprié la hiérarchie entière.

Mais, dira-t-on, dans un pareil système d'enseignement où sont donc la psychologie, la théologie, la métaphysique, la morale, l'esthétique et autres branches douées de plus ou moins de généralité? A cela la réponse est facile: tout ce qui est nécessaire à savoir en psychologie pour des étudiants, est donné dans la physiologie psychique, portion de la biologie; la théologie, la métaphysique, la morale, l'esthétique et même la théorie de l'industrie, trouvent leur place naturelle à chacune des phases où elles ont eu prépondérance et éclat. Cette vue montre combien l'enseignement de la sociologie a de portée. Remarquons que nous seuls, avons cette science dans notre programme.

A qui nous voulons enseigner. — Bien entendu, c'est la jeunesse que notre établissement, comme tous les établissements pédagogiques, a en vue. Pourtant, nous indiquerons bientôt une extension facile et naturelle qui permettrait de donner même à des adultes une notion compréhensive de tout le savoir dogmatique.

Notre intention est de recevoir des jeunes gens de quinze ans, ou seize ans, ou même un peu au-delà. Nous supposons que, jusqu'à cet âge, ils ont été pourvus d'études littéraires suffisantes et même d'une certaine initiation mathématique.

C'est ici le lieu d'entrer en quelques explications au sujet des études littéraires et de leur place en un plan général, et de marquer le point décisif par lequel l'enseignement que nous proposons se distingue de tous les autres. Les enseignements ecclésiastique et universitaire donnent la prééminence au savoir littéraire, dont ils font le but essentiel d'une éducation. Le savoir scientifique ne vient qu'à un rang très-subordonné; il ne se place çà et là que par fragments et, pour ainsi dire, au hasard, suivant que les jeunes gens en ont besoin pour leurs diverses carrières. L'instruction littéraire est distribuée à tous dans nos collèges; l'instruction scientifique, et encore telle quelle, à quelques-uns seulement. Dans ce système, où le savoir littéraire est le facteur général, la science n'est point considérée comme un élément nécessaire à la formation du jeune homme, de ses sentiments moraux et de ses lumières intellectuelles; cet attribut est exclusivement réservé à l'étude des lettres.

Ce rapport, si tant est qu'il y ait là un rapport, puisque ces choses se sont faites alors que la science, toute rudimentaire, ne pouvait prétendre à rien ; ce rapport, dis-je, nous entendons le renverser. La science, devenue hiérarchique et universelle, est le couronnement ; car c'est elle qui détermine le plus solidement l'état intellectuel et moral de l'homme, en lui apprenant ce qu'est le monde qu'il habite, comment y sont placées les sociétés dont il fait partie, et quel rôle y appartient à l'individu. Ainsi une philosophie, la plus haute et la plus sûre, ressort naturellement d'un ensemble qui se termine par la sociologie.

Par là, notre plan diffère essentiellement des autres plans d'enseignement. Aussi, si c'était ici le lieu de le compléter par le côté où il se confond davantage avec ce qui se pratique, nous dirions que l'école positive pourrait instituer, pour les enfants, de dix à quinze ou seize ans, une instruction de langues et de littérature. Elle le fera, sans doute, quand le besoin de la haute étude qu'elle veut établir aura pris un empire décisif sur les esprits. Dans tous les cas, les très-remarquables résultats obtenus à l'école Monge pour les langues et les lettres, fournissent la preuve expérimentale que, dans le laps de temps spécifié par nous, il est possible de pourvoir la première jeunesse de tout le nécessaire du savoir littéraire, en tant que moyen général de passer aux autres connaissances.

Il n'est pas à craindre qu'un enseignement ainsi ordonné nuise à la culture des lettres et à leur éclat, qui importent grandement à la gloire d'un pays. Dans le procédé actuel, on n'a point en vue de former des littérateurs, ce qui serait ridicule, car peu sont appelés à l'éminence dans ce domaine ; mais on veut former des hommes chez qui le corps d'idées ait pour origine les œuvres classiques de l'éloquence, de la narration et de la poésie. Dans le procédé nouveau, nous entendons que ce corps d'idées ait pour origine la connaissance positive du monde, de l'humanité et de leurs lois respectives. Nous n'ignorons en aucune façon la valeur de ce que l'on a nommé à juste titre *litteræ humaniores* ; mais, à l'époque où la primauté leur fut donnée, elles avaient, en effet, un caractère d'universalité qui manquait alors à la science. Les vraies aptitudes littéraires ne sont pas communes ; et, dans tous les genres qui charment les esprits, elles écloreont au sein d'une culture qui les favorise davantage en favorisant moins les inaptitudes surchauffées.

Comment nous voulons enseigner. — L'enseignement est réparti en trois années, dont chacune embrasse deux sciences.

La première année est consacrée à la mathématique et à l'astronomie.

La seconde l'est à la physique et à la chimie.

La troisième l'est à la biologie et à la sociologie.

Nous pensons qu'en trois ans on aura parcouru le cycle qui vient d'être tracé. L'observation nous a montré qu'en élaguant ce qui est superflu, on peut pousser très-loin l'enseignement encyclopédique. Nous appelons superflu ce qui, dans la science hiérarchiquement inférieure, n'est pas nécessaire à l'intelligence de la science supérieure. Le plan de nos six cours est déterminé par la vue de la connexion des sciences, de l'ascension de l'une à l'autre et de leur couronnement sociologique qui en achève l'universalité. C'est la seule particularité qu'il importe ici de spécifier. Un programme détaillé de chacun de ces cours serait prématuré. Prématuré aussi serait d'exposer l'organisation des examens, soit sur chacune des sciences particulières, soit sur le cours complet, soit sur la constitution des cabinets et laboratoires.

Nous n'avons pas mis en tête de ce programme le nom d'université. Ce serait donner une fausse idée de l'établissement que nous projetons. Une université, du moins chez nous, se partage, au-delà du collège, en facultés qui sont la théologie, les lettres, les sciences, la médecine et le droit; facultés que l'on suit, soit par vocation, soit surtout comme introduction à une carrière. Notre école n'a aucune de ces facultés; elle prépare, comme le collège, la jeunesse, mais d'une préparation toute différente, car elle est encyclopédique.

L'Etat s'est réservé la collation des grades; nous ne l'en blâmons pas. Il a ses grandes écoles, par lesquelles les jeunes gens passent pour entrer dans différentes carrières, but de la vie active. Il faut indiquer en quoi notre enseignement se raccorde avec ce qui existe.

Les jeunes gens qui se destinent à l'Ecole polytechnique recevront chez nous une instruction mathématique, astronomique, physique, chimique, qui les servira grandement dans leur objet propre; mais, s'ils veulent aller plus loin, il ne leur sera pas mauvais d'y arriver avec des connaissances précises dans la science de la vie et des sociétés.

Le futur étudiant en médecine recevra, pour tout ce qu'on appelle en médecine sciences accessoires, un enseignement bien plus

méthodique et plus complet que celui qu'on lui offre maintenant sous ce titre. Muni, en outre, de notions approfondies sur la biologie, il sera bien plus apte à s'approprier la connaissance de cette physiologie dérangée qu'on nomme pathologie, et qui est l'objet direct de la médecine.

L'étudiant en droit et celui qui se destine aux fonctions publiques et à l'administration de son pays, trouveront dans la sociologie ce que l'étudiant en médecine aura dans la biologie, une préparation qui, dans l'état actuel, lui manque absolument, et qui, par l'évolution de l'histoire et par les lois de l'ordre social et du progrès social, lui ouvre le mieux l'esprit à la discussion et à la pratique.

Nous n'avons point de but de polémique contre aucune croyance, contre aucune philosophie. Nous enseignons les faits et leurs lois, sans excursions hors de ce domaine. Mais, de même que la science particulière a contrarié incessamment les dogmes particuliers sans jamais les viser, de même la science générale révèle à la conscience moderne un monde complètement différent de celui que les traditions théologiques nous représentent. Entre ces deux mondes-là, il n'est, on peut l'affirmer, aucun point commun. Nous faisons voir le monde comme la science le montre; et nous laissons tirer, quant au monde théologique, les conséquences, comme chacun l'entendra.

Il est naturel que des hommes formés d'après l'esprit littéraire où l'imagination abonde, acceptent ces dissonances plus facilement que des hommes formés d'après l'esprit scientifique où la réalité prévaut. Dans le moment présent, le désaccord est grand entre le monde tel qu'il est et l'intelligence telle qu'on la fait. A nos yeux, l'éducation est chargée de dissiper ce désaccord et d'établir un accord aussi important qu'urgent.

C'est par ce grand côté que l'enseignement encyclopédique, proposé par nous tend, à exercer une influence sociale. Il diminue les divergences mentales, en fournissant un fonds commun toujours démontrable. Là est un point de ralliement pour la pensée et pour l'action.

Il fortifie les tendances conservatrices; car elles n'ont pas de meilleur ami que ce qui associe les esprits, ni de pire ennemi que ce qui les dissocie. Aujourd'hui, les théologies, qui ont jadis rempli avec succès et gloire la fonction associative, ont cessé d'y suf-

fire ; et, dans la somme des éléments perturbateurs, elles ne font plus qu'apporter leur contingent. Cela, qu'on a pu dissimuler ou se dissimuler naguère encore, apparaît présentement dans toute sa force ; et nous serions menacés de guerres religieuses, si les mauvais catholiques, les mauvais protestants, les tièdes, les indifférents, les libéraux, les libres penseurs ne formaient une masse énorme qui s'interpose et qui défend la paix, la précieuse paix.

Par la même qualité qu'il a d'être réel et démontrable, l'enseignement encyclopédique, qui fortifie la conservation, dirige la révolution. On a beau dire et beau faire, ces deux éléments coexistent, et leur coexistence est la marque essentielle d'un temps de transition comme le nôtre. Si la rétrogradation est le péché de la conservation, l'anarchie est celui de la révolution. Plus on connaît les lois du monde que nous habitons et les conditions de la société dont nous faisons partie, plus on sera enclin à demander à l'expérience et au savoir la solution des difficultés sociales.

En vue d'un objet aussi considérable, nous serons disposés, indépendamment des jeunes gens à qui notre enseignement encyclopédique est spécialement destiné, à y faire participer des personnes plus âgées qui voudraient refaire ou compléter leur éducation.

Semblablement, nous songerons à ouvrir, à côté du cours complet et démonstratif, un cours d'une année seulement ; celui-là purement dogmatique. Conçu de manière à présenter non des preuves, mais des résultats, il serait accessible aux ouvriers et à tous ceux qui n'ont ni le temps ni les moyens d'aller plus avant.

L'école de la philosophie positive ne peut oublier dans son programme, la gymnastique. Elle serait plus coupable que toute autre doctrine, si elle négligeait le développement corporel. La biologie, qui fait partie de son cours, lui démontre combien ce développement est efficace dans l'équilibre de l'être humain.

Le développement moral, encore plus important, aura chez nous sa part d'enseignement. La morale est aujourd'hui assez avancée, pour qu'elle n'ait plus besoin de la tutelle de la théologie, qui lui fut jadis nécessaire. C'est encore une nouveauté que nous introduisons, mais une nouveauté déjà fondée sûrement sur l'expérience et la science.

L'Eglise a commencé la première ; c'est naturel. Salariée par l'Etat, ses ministres sont partout avec une haute autorité ; et les

ressources pécuniaires lui affluent par les contributions des fidèles, contributions auxquelles des récompenses surnaturelles sont promises. Il lui a donc été facile d'être prête aussitôt que la loi a été votée; d'autant plus qu'elle n'avait rien à innover, aucune méthode à proposer, aucune matière à introduire. Son rôle se borne à fermer l'entrée de son enseignement à toute notion qui ne concorde pas exactement avec l'Écriture Sainte, et à ramener les choses où elles étaient quand le clergé tenait le sceptre de l'éducation. A cela nous n'avons ni objection, ni critique, mais nous faisons toute autre chose; notre matière est nouvelle, notre méthode est nouvelle, et, pour nous développer, nous regardons devant nous, non derrière nous.

Tous les hommes qui s'intéressent et prennent part à la lutte engagée sur le terrain intellectuel, moral, social, savent que l'éducation y occupe le premier rang. Nous recommandons à leur attention notre programme. Qu'ils réfléchissent, et ils verront que ce que nous proposons, ou quelque chose de fort semblable à ce que nous proposons, doit être fait.

E. LITTRÉ.